

(Râjasamkram) et Thihathu (Sîhasûra), fils d'un chef t'ai qui s'était brouillé avec sa famille et était venu s'installer vers 1260 à Myin-saing où il s'était marié; au sud-est sur la rivière Sittang, la principauté de Taungu constituée depuis 1280.

On a vu qu'en 1287 Narathihapate, chassé de Pagan par les Mongols, avait été empoisonné à **Prome par son fils Thihathu (Sîhasûra)** 1. Celui-ci se débarrassa ensuite d'un certain nombre de ses frères, et essaya de s'emparer de Hamsavatî (Pegu), mais il y trouva la mort, et la ville resta aux mains du gouverneur Tarabya, qui s'y était rendu indépendant dès avant la chute de Pagan 2.

Makat'o, alias Wareru, chef t'ai de Martaban, fit cause commune avec Tarabya dont il épousa la fille et à qui il donna la sienne. Les deux alliés parvinrent à occuper le delta après en avoir chassé les gouverneurs birmans, mais la discorde ne tarda pas à éclater entre eux et Wareru dut se débarrasser de son rival. Devenu seul roi de Pegu, il continua de résider à Martaban, où il périt, assassiné en 1313 par les enfants de Tarabya qui se trouvaient être ses petits-fils. Le nom de Wareru est attaché à la rédaction du code de lois 3 connu sous le nom de Wagaru Dhammathat, qui est sans doute un des plus anciens véhicules par lesquels les lois de Manu aient pénétré au Siam 4.

Que s'était-il passé, pendant ce temps, dans le centre et l'Est ?

A la mort de Thihathu (Sîhasûra), tué au Pegu, le trône de Pagan revint à son frère aîné Kyôzwa (II), qui lui avait résisté et qui se réinstalla dans sa capitale il y fut couronné à la fin du mois de mai de **l'année 1289**. En 1297, il envoya en Chine son fils aîné (Simhapati) pour y recevoir l'investiture à sa place. Mais la politique de la Cour de Pékin semble avoir été de «diviser pour régner », et en conséquence d'introniser le plus grand nombre possible de chefs locaux. C'est ainsi qu'en 1297 elle donna en même temps un sceau d'argent et un titre au roi, et une tablette honorifique à Athinkhaya, l'aîné des trois frères qui se partageaient le gouvernement du district rizicole de Kyaukse, et qui depuis 1294, s'étaient peu à peu arrogé des titres royaux.

Ces trois frères avaient été présentés par leur père au roi Narathihapate qui les avait chargés de diverses missions, et le roi Kyôzwa (II) leur avait conservé la faveur royale, en leur confiant l'administration des trois provinces de Myinsaing, Mekkaya et Pinle. Pendant l'interrègne de 1284 à 1289, ils avaient occupé une large portion du district de Kyaukse. Le roi fut assez mal récompensé de sa faveur, car l'année même où Athinkhaya avait reçu sa tablette honorifique, en juillet 1297, il s'empara du roi et le tint captif à Myinsaing.

Le pays était alors en pleine révolte : les Mîns du delta se trouvaient en rébellion depuis 1289, et en 1298 ce fut le tour des tribus du Nord. La ville de Pagan fut dévastée et livrée aux flammes par les rebelles. Athinkhaya remplaça pour la forme le roi défunt par son fils Zo-nit qui donna sa première audience le 8 mai 1299 : il est connu dans l'épigraphie sous le nom de Mang Lulang 1. Le 10 mai, les trois frères firent exécuter le roi Kyôzwa et son fils Simhapati. Un autre fils, Kumârakassapa, rival de Zo-nit, put s'enfuir en Chine, où il fut proclamé roi le 22 juin 1300. A son instigation, une cinquième et dernière expédition descendit la vallée **de l'Irawadi** pendant l'automne de l'année 1300. Elle assiégea Myin-saing dans l'hiver 1300-1301. Athinkhaya et ses deux frères réussirent à faire lever le siège en corrompant l'état-major mongol. Les troupes chinoises se retirèrent avec Kumârakassapa, la province de Birmanie fut abolie le 4 avril 1303, et Zo-nit et son fils Zomoun-nit continuèrent à régner nominalement à Pagan.

La fin du royaume t'ai de Sukhot'ai et la fondation d'Ayuth'ya (1350).

On ignore la date exacte de la mort de Râma K'amhèng. Il semble résulter d'un passage de l'Histoire des Yuan' qu'elle aurait eu lieu entre l'ambassade de 1295 ,et celle de 1299. A cette date, en effet, le roi du Sien « présenta au trône une supplique disant qu'au temps où son père était sur le trône, la Cour avait accordé en don à celui-ci des-chevaux blancs avec selles et brides et des vêtements en fil d'or, et il demandait que conformément à ce précédent on lui en accordât ». Cette supplique, qui fut suivie d'un refus partiel, a l'air d'émaner d'un nouveau roi. Toutefois, l'avènement avant 1299 du successeur de Râma Kamhèng semble difficile à concilier avec les données du Râjâdhirâja ou Histoire de Martaban, d'après lesquelles, à la mort de Wareru en 1313, son successeur reçut de Fra Ruang le titre de Râmapratishtha « établi par Râma », qui ne peut guère avoir -été conféré que par Râma K'amhèng. Par ailleurs, si le fils de Râma Kamhèng avait succédé à son père avant 1299, il aurait régné environ 50 ans, ce qui semble bien long pour un roi dont on sait si peu de chose. Il est plus vraisemblable que Râma K'amhèng cessa de régner peu avant 1318, date à laquelle le roi de Martaban envahit Tavoy et Tenasserim'.

Si cette conjecture est exacte, c'est encore Râma Kamhèng qui en 1313 provoqua au Champa ces incursions dont parlent les annales du Viêt-nam 2. Ses troupes durent pour cela traverser des territoires qui avaient appartenu au Cambodge, et que celui-ci avait perdus ou n'était plus en état de défendre' contre son redoutable voisin.

La légende veut que Fra Ruang ait disparu dans les rapides de la rivières de Savank'alok. Il est difficile de dire si cette légende repose sur un fait historique, et si elle s'applique à Râma K'amhèng ou à quelque autre souverain de sa dynastie.

Râma Kamhèng eut pour successeur son fils Lô T'ai, que par suite d'une fausse lecture on a longtemps appelé Sûa T'ai, « le Tigre des T'ais» cet idolum libri reparaît de temps en temps dans les livres.

Le nom de Lô T'ai ne peut être associé qu'à fort peu d'événements historiques.

Du côté de la Birmanie, il semble avoir profité de troubles qui survinrent à Martaban pour reprendre Tavoy et Tenasserim. Mais il fut moins heureux lorsqu'il essaya de venger le meurtre de son petit-fils qui avait tenté de prendre le pouvoir à Martaban : son armée fut défaite et Martaban cessa de reconnaître sa suzeraineté

C'est encore Lô T'ai qui, vu la date, envoya en 1335 au col de Cûa Rao, sur la cordillère indochinoise, une délégation pour saluer l'empereur du Dai Viêt, Trân Hiên-tôn, qui menait alors campagne contre le royaume t'ai d'Ai-lao (Sud-Ouest du Yunnan)

Vers 1340, Lô T'ai désigna comme vice-roi à Si Sach'analai (Savank'alok) son fils Lü T'ai, et mourut très probablement en 1347 2. Sa dévotion au bouddhisme et ses oeuvres religieuses lui valurent le titre de Dharmarâja ou Dharmikarâja, «roi pieux" que ses successeurs portèrent après lui. On lui doit notamment la fondation de plusieurs Buddhapâda ou empreintes du pied du Buddha, faites à l'imitation de celle qui est vénérée à Ceylan sur le sommet du Sumanakûta ou Pie d'Adam.

Les relations entre Sukhot'ai et la métropole du bouddhisme s'intensifièrent en effet sous le règne de Lô T'ai, en partie grâce à l'action d'un prince t'ai qui prit la robe jaune, fit un voyage dans l'Inde et à Ceylan et en rapporta des reliques miraculeuses. Ce prince, qui après ce voyage reçut le titre de Mahâthera Çri Sradhârâjachûlâmuni Srî Ratanalankâdipa Mahâsâmi, était un petit-fils de ce Pha Mûông qui, l'on s'en souvient, avait mis sur le trône de Sukhot'ai le père de Râma K'amhèng. Après une jeunesse mondaine, «tantôt faisant le bien, tantôt faisant le mal, tantôt riant, tantôt pleurant, tantôt gagnant, tantôt perdant, tantôt heureux, tantôt malheureux, tournant, allant et venant, le coeur inquiet au milieu de ce monde des transmigrations », il semble que vers la trentaine il ait perdu un fils et que ce

deuil lui ait fait comprendre que «ce monde des transmigrations est instable, éphémère, illusoire,». Après avoir, à l'instar du Buddha dans sa dernière existence terrestre, pratiqué la perfection de libéralité, « il prit le froc et quitta le monde portant en bandoulière le bol à aumônes ». Curieuse figure de « prince talapoin » comme le Siam en a connu beaucoup jusqu'en plein XXe siècle. Une longue inscription qui provient de Sukhot'ai, et d'où sont extraits les passages ci-dessus, raconte tout au long sa carrière'. C'est sans doute du même personnage que parle une 'autre inscription 2 selon laquelle il aurait voyagé dans le Nord à Müông Fang, P'rè, Lamp'un, Tak, puis dans l'Inde « au royaume de Kalinga, à Pâtaliputra, au Cholamandala, au royaume des Mallas, et jusqu'à l'île de Lankà (Ceylan) pour essayer de trouver de précieuses reliques ».

Les fondations qui lui sont attribuées par ces deux inscriptions sont désignées d'une façon trop vague pour pouvoir être identifiées avec certitude. D'importants travaux d'agrandissement et de restauration furent entrepris par ses soins dans un monument qui doit correspondre au Vat Mahath'at de Sukhot'ai 3. Ces travaux furent exécutés en partie par des ouvriers ramenés de Ceylan : il y a là une précieuse indication sur une des origines possibles de l'influence singhalaise qui a été décelée dans l'art de Sukhot'ai.

Lô T'ai eut pour successeur son fils Lü T'ai, vice-roi à Si Sach'analai (Savank'alok). Ce prince était un lettré qui composa en 1345 un gros traité de cosmologie bouddhique, la Traibhûmikathâ, qui nous est parvenu sous le nom de Traiph'um P'ra Ruang dans sa rédaction siamoise ancienne à peine altérée', et dont les versions modernes constituent encore actuellement le fond des connaissances populaires au Siam et au Cambodge.

En 1347, il se rendit à Sukhot'ai, où des troubles semblent avoir éclaté, sans doute à la mort de son père. Il s'empara de la ville et s'y fit sacrer roi avec le titre Çrî Sûryavamça Râma Mahâdharmarâjâdhirâja.

Une fois sur le trône de Sukhot'ai, Lü T'ai semble s'être plus préoccupé de la morale et de la religion de ses sujets que- de conquêtes guerrières.

« Sa Majesté, dit une de ses inscriptions, a étudié intégralement les saintes Écritures. Il a étudié le Vinaya et l'Abhidharma selon la méthode des maîtres traditionnels, à commencer par les brahmanes et les ascètes. Le roi connaît le Veda, les traités et les traditions, la loi et les maximes, à commencer par les traités d'astronomie... Sa science est sans égale... Il connaît les années déficientes et les années à mois intercalaires, les jours, les mansions lunaires. Usant de son autorité, il a réformé le calendrier » 3.

« Ce roi, dit une autre inscription, règne en observant les dix préceptes royaux. Il sait avoir pitié de tous ses sujets. S'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas, et s'il voit les richesses d'autrui, il n'en est pas indigné... S'il prend des gens coupables de fourberie et d'insolence, des gens qui mettent du poison dans son riz de manière à lui causer maladie et mort, jamais il ne les tue ni ne les frappe, mais il fait grâce à tous ceux qui se montrent mauvais envers lui. La raison pour laquelle il réprime son cœur et refrène son esprit et ne se met pas en colère quand il conviendrait de s'y mettre, c'est qu'il a le désir de devenir un Buddha et le désir de mener toutes les créatures par delà l'océan de douleurs de la transmigration »

Malheureusement pour lui, ce savant et pieux monarque, qui réformait le calendrier et pratiquait le pardon des offenses, avait au sud un voisin plus entreprenant. On ignore tout de ce qui s'était passé au XIIIe siècle dans ce royaume de Lavo, mentionné sous, le nom de Lo-hou dans l'Histoire des Yuan où sont énumérées plusieurs ambassades envoyées par lui de 1289 à 1299 2. D'après des traditions sans fondement historique connu 3, un chef t'ai nommé Jayaçrî, et descendant d'un prince de Ch'ien Sèn, se serait établi à Fra Pathom, et aurait pris pour gendre le chef de Müông U T'ong, ancienne cité dont les

vestiges se voient encore dans la région de Sup'an Vers 1347, à la suite d'une épidémie de choléra, le prince d'U T'ong, qui entre temps'avait succédé à son beau-père, abandonna -sa résidence et vint. fonder à 50 km au sud de Lavo (Lop'buri) une nouvelle capitale 5 située sur une île du Ménam, à un carrefour de grandes voies fluviales. Il lui donna le nom de Dvâravati Srî Ayudhyâ 6, en même temps **qu'il se faisait** couronner en 1350 sous le nom de Râmâdhipati. L'année précédente, en 1349 1, il avait poussé vers le nord une expédition, qui sans coup férir avait entraîné la soumission de Sukhot'ai et de son pieux roi, dont les dispositions pacifiques n'avaient peut-être pas été sans influencer la décision du fondateur d'Ayuth'ya. Dépouillé de son indépendance, le roi Lû T'ai se tourna de plus en plus vers la religion, construisant temples et monastères, accueillant les religieux venus de Ceylan et entrant finalement dans les ordres en 1361.

C'est à Sukhot'ai, entre 1250 et 1350, que se sont élaborés certains traits caractéristiques de la civilisation siamoise, de ses institutions, comme de son art.

La ville était située à la limite entre la zone d'influence khmère et la zone d'influence mène et birmane. Par la riviè re, le Mè Yom, elle'était en relation aisée avec Lop'buri et les anciennes provinces khmères du bas Ménam. Elle était d'autre part située au débouché de la route venant de la basse Birmanie, qui assurait ses relations avec l'ouest, et notamment avec. Ceylan.

Si, à l'époque de Sukhot'ai, les Siamois manifestèrent dans certains domaines, et notamment dans ceux de la politique et de l'art une antinomie marquée, peut-être délibérée avec la civilisation khmère, en revanche, à partir de la fondation d'Ayuth'ya, les Siamois empruntèrent au Cambodge l'organisation politique, la civilisation matérielle, l'écriture, un nombre considérable de mots. Les artistes siamois se mirent à l'école des artistes khmers et transformèrent l'art khmèr **selon leur** génie propre, et surtout sous l'influence de leur contact avec leurs voisins de l'ouest, les Môns et les Birmans. De ceux-ci, les Siamois reçurent leurs traditions juridiques, d'origine indienne, et surtout le bouddhisme singhalais et ses traditions artistiques.

La fondation du royaume laotien de Lan Ch'ang (1353).

On a vu que, au début du XIVe siècle, tout le territoire actuel du Siam se trouvait sous l'autorité des T'ais de Sukhot'ai, à l'exception des provinces de l'est, encore cambodgiennes. Mais celles-ci à leur tour ne devaient pas tarder à tomber en partie sous la domination d'une autre branche de la famille t'aie, celle, que l'on appelle laotienne.

On se souvient qu'à la fin du XIIe siècle, la domination khmère s'étendait sur le Mékong jusqu'à la hauteur de Vieng Chan, puisqu'une stèle des hôpitaux de Jayavarman VII a été trouvée à Say Fong. « On sait par ailleurs, écrit H. MASPERO 1, que Vieng Chan passa sous la domination siamoise dans les dernières années du XIIIe siècle, conquise par Râma Kamhèng qui l'enleva probablement aux Cambodgiens; malheureusement le silence des documents annamites et chinois au XIIIe siècle ne permet pas de déterminer le fait avec précision. Ce qui est certain, c'est que même après la perte de Vieng Chan, les Cambodgiens restèrent encore longtemps maîtres du pays situé en aval, à partir du grand coude du Mékong, et qu'ils l'occupaient encore dans la première moitié du XIVe siècle. Il fallut la formation d'un Etat laotien assez puissant, par la réunion des principautés de Mûông Ch'ava, aujourd'hui **Luang Fra Bang**, et de Vieng Chan, pour les rejeter vers le sud et les réduire peu à peu aux territoires de population cambodgienne ».

La formation de cet Etat laotien fut favorisée par l'affaiblissement de Sukhot'ai, et ce n'est sans doute pas un hasard si la fondation du royaume de Vieng Chan par Fa Ngum eut lieu en 1353 1, quatre ans après la soumission de Sukhôt'ai au jeune royaume d'Ayuth'ya.

« La tradition indigène, écrit L. FINOT ne sait rien de la période qui s'étend entre le mythique Khun Lo (fils du légendaire Khun.Borom) et le XIV^e siècle. Elle conserve seulement une liste de noms de chefs désignés d'abord par le titre de khun, puis par celui de Vao, enfin par celui de p'raya. Il y eut 15 khun et 6 l'ao. Le dernier de ceux-ci, T'ao Tavang, eut pour fils P'raya Lang, le premier des p'raya : c'est à lui que remontent les souvenirs des Laotiens sur leur histoire. ,

« P'raya Lang, ayant mal gouverné son royaume, fut exilé dans les montagnes (ou mis en cage à Pak U, d'après une autre tradition), et remplacé par son fils P'raya Kamphong. Lorsque celui-ci eut un fils,, il envoya un message au roi détrôné pour lui demander quel nom il désirait qu'on donnât à son petit-fils. Le vieillard irrité ne répondit rien, sinon : Phi la pha 1 « Que le ciel vous foudroie » 1 En recevant cette réponse, P'raya Kamphong, sans autrement s'en inquiéter, appela son fils Phi Fa, Génie du Ciel. Ce nom pompeux ne fut guère justifié. Phi Fa n'avait de commun avec le dieu dont il portait le nom qu'un goût très vif pour les femmes, qu i ne s'arrêtait même pas aux portes du harem paternel. Il fut chassé et ne régna pas. Avant son expulsion, il avait eu un fils, le futur P'raya Fa Ngum, en 1316 »

Le prince exilé trouva refuge à la Cour du roi du Cambodge qui devait être alors Jayavarmaparamesvara, monté sur le trône d'Angkor en 1327 1. Le jeune Fa Ngum fut élevé par un savant religieux de la capitale que, les chroniques laotiennes appellent Maha Pasaman Chao (P'ra Mahâsamana). Lorsqu'il eut 16 ans, le roi du Cambodge lui donna en mariage sa fille la princesse Kèo ou 'Yot Kèo, ou Kèo Lot Fa, puis à une date indéterminée, mais qui doit se placer entre 1340 et, 1350, lui confia une armée destinée à reconquérir le royaume de ses pères.

La chronique laotienne Nit'an Khun Borom raconte avec force détails, dont l'historicité aurait besoin d'être confirmée par d'autres témoignages, l'avance victorieuse de cette expédition le long de la vallée du Mékong par Bassak, le Kammon, le Tran-ninh, les Hua P'an (où la frontière avec le Dai Viêt fut fixée à la ligne de partage des eaux entre le Fleuve Rouge et le Mékong), les Sip Song P'an Na, puis la descente sur Ch'eng Dong-Ch'eng Tong (Luang P'ra Bang) où Fa Ngum fut proclamé roi. Puis, toujours d'après la même source, Fa Ngum remontant le Mékong aurait mené une campagne victorieuse contre le Lan Na dont le roi Sam P'aya, après avoir essayé de résister à Ch'eng Sèn, se serait enfui jusqu'à Ch'eng Ray d'où il aurait traité avec Fa Ngum. A son retour, celui-ci aurait soumis les populations Kha. Restait Vieng Chan que son itinéraire avait jusqu'ici évité.

Il s'en empara au moyen de la ruse classique consistant à garnir des projectiles d'or et d'argent, à feindre la retraite, puis à fondre sur l'adversaire au moment où celui-ci se débande pour ramasser le métal précieux. Après la prise de Vieng Chan, Fa Ngum poussa sur le plateau de Korat jusqu'à Rois Et, puis ayant organisé toutes ces conquêtes, il revint par Vieng Chan à Ch'eng Dong-Ch'eng T'ong où eut lieu son sacre solennel. D'après le Nil'an Khun Borom qui vient d'être analysé très sommairement, la facilité avec laquelle Fa Ngum obtint la soumission des chefs dans les pays conquis et l'amitié des rois voisins, aurait eu, pour cause le sentiment d'une commune origine. « Comme vous, nous Sommes les descendants de Khun Borom », lui disent les envoyés du Tran-ninh. « Nous sommes frères par Khun Borom et ne devons pas lutter avec les armes entre nous », affirme le chef lü des Sip Song P'an Na. Le roi d'Ayuth'ya lui-même, pour arrêter la marche de Fa Ngum sur le plateau de Korat, lui rappelle qu'ils sont « frères depuis Borom », lui offre des territoires et lui promet une de ses filles en mariage. Nouvel exemple chez les chefs t'ais de ce sentiment d'une commune origine ethnique, qui a déjà été signalé'.

Une autre source, le P'ongsavadan donne pour l'expédition de Fa Ngum un itinéraire plus court, le faisant aller, directement du Tran-ninh à Ch'eng Dong Ch'eng T'ong, et plaçant

seulement après son sacre ses négociations avec le Dai Viêt pour la délimitation de la frontière et sa campagne sur le plateau de Korat.

Quoi qu'il en soit, la date de 1353, donnée par divers textes pour le sacre solennel de Fa Ngum, qui marque la fondation du royaume de Lan Ch'ang 1, a beaucoup de chances d'avoir été transmise correctement. A ma connaissance, la seule mention de Fa Ngum dans un document épigraphique se trouve dans une inscription de Sukhot'ai postérieure à 1359 : il y est dit que cet Etat a pour voisin à l'est, sur le Mékong, le Chao P'raya Fa Ngôm 2.

Cet avènement de Fa Ngum est important, non seulement parce qu'il marqua la constitution d'un Etat destiné à jouer en Indochine centrale un rôle politique de premier plan, mais aussi parce qu'il eut pour conséquence l'introduction sur le haut Mékong de la culture khmère et du bouddhisme singhalais de langue pâlie, par l'intermédiaire du Cambodge. Peu après son avènement, en effet, Fa Ngum fit venir du Cambodge une mission dirigée par son vieux maître spirituel Maha Pasaman, et composée de religieux et d'artisans : outre un certain nombre de textes sacrés, ils amenèrent la célèbre statue du P'ra Bang qui devait donner son nom à la capitale du Lan Ch'ang. Cette mission eut d'autant plus de succès qu'elle travaillait sur un terrain que le bouddhisme cambodgien avait déjà marqué de son empreinte.

Le royaume t'ai de Lan Na

On vient de voir qu'au cours de son incursion au Lan Na, Fa Ngum s'était avancé jusqu'à Ch'eng Ray, où s'était réfugié le roi Sam P'aya. Il s'agit, vu la date, du roi Pha Yu, arrière-petit-fils de Mangray.

La mort de Mangray aux environs de l'an 1315 1, après un règne d'une cinquantaine d'années, avait été le signal de compétitions entre ses héritiers. De ses trois fils mentionnés dans les chroniques, il avait supprimé l'aîné 2, et éloigné le plus jeune en l'envoyant chez les T'ais de la haute Salwin où il fonda la principauté de Mûông Nai (Moné) 3. Restait le second fils, Grâma (Khun K'am) ou Jayasangrâma, qui avait pris part à la campagne contre Yiba, le dernier roi de Haripunjaya 4. Ce fut lui qui succéda à Mangray, mais au bout de quelques mois, il se fit remplacer à Ch'eng Mai par son fils Sèn Phu, installa deux autres de ses fils à Mûông Fang -et à Ch'eng Khong et se retira lui-même à Ch'eng Ray 5.

Mais à la nouvelle de la mort de son père Mangray, le prince de Mûông Nai vint se poser en prétendant, ou tout au moins réclamer sa part de la succession. Sèn Phu et son frère Nam T'uem, prince de Ch'eng Khong, se réfugièrent auprès de leur père à Ch'eng Ray, pendant que leur oncle occupait Haripunjaya.

Ce qui se passa ensuite est très confus, et il suffira de marquer ici que Nam T'uem réussit à chasser l'envahisseur et à reprendre Haripunjaya. Mais son père ne l'y laissa pas; il l'envoya à Ch'eng Tung 7 et remplaça Sèn Phu sur le trône de Ch'eng Mai, en 1322 ou 1324 .

Sèn Phu ne tarda pas à son tour à installer à Ch'eng Mai son fils K'am Fu pour pouvoir aller à Ch'eng Ray soigner son père (Jayasangrâma) qui mourut en 1325 ou 1327.

Sèn Phu reprit alors le pouvoir dans l'ensemble du territoire. En 1325 ou 1328 il fonda, sur un site déjà ancien, la ville de Ch'eng Sèn qui porte son nom. Il mourut en 1334 3 et fut remplacé par son fils K'am Fu, qui ne régna que quelques années et mourut à Ch'eng Ray II.

Après avoir été sacré à Ch'ieng Ray, son fils Pha Yu revint au bout de trois ans s'installer à Chieng Mai qu'i agrandit et fortifia II. Il construisit en son centre lui temple pour v placer les cendres de son 'père II : ce temple prit plus tard le nom de Vat P'ra Sing lorsqu'y fut installée la statue de P'ra Sing ou P'ra Sihing, « le Buddha singhalais ». La date de la mort de Pha Yu est incertaine.